

aurait, je crois, beaucoup de peine à y parvenir, ajouta la comtesse.

Périne ne releva point ces paroles auxquelles succéda un nouveau silence de quelques minutes qui fut, cette fois encore, rompu par Mme de Kéroual.

—En vérité, fit-elle je m'épouvante pour ces pauvres enfants à l'heure de la séparation.

—Et moi aussi, madame la comtesse, murmura Périne; en les voyant si heureuse ensemble, je pense sans cesse qu'il faudra bientôt qu'elles se quittent pour ne se rencontrer jamais, ou du moins pour ne plus se reconnaître.

—Qui sait? murmura Léonie.

—Je le sais, moi, répliqua fermement Périne, car je sais qu'il existe un abîme entre la fille des saltimbanques et la fille de la comtesse de Kéroual, et si le hasard, dans quelques années, plaçait de nouveau en présence l'une de l'autre ces deux enfants devenues jeunes filles, vous seriez la première, madame la comtesse, à défendre le rapprochement que vous autoriser aujourd'hui.

Mme de Kéroual sentit bien sans doute que, dans son fier bon sens, Périne avait raison, car elle ne répondit pas.

Au bout d'une seconde la saltimbanque continua, mais beaucoup plus bas et comme se parlant à elle-même :

—Oui, l'avenir est ainsi. Mais en attendant et jusqu'au jour où l'oubli sera venu dans ces deux pauvres cœurs, que de larmes et quels déchirements.

—Vous avez raison, murmura la comtesse, et ces chers petits anges feront bien jeunes l'apprentissage de la douleur.

Puis elle ajouta, sans transition :

—Vous devez être contente, Périne; votre mari va de mieux en mieux; les progrès de sa guérison dépassent les prévisions de M. Perrin.

—Oui, madame la comtesse, j'en suis bien heureuse, répondit la jeune femme, et c'est grâce à vous, grâce aux soins si charitables, si persévérants, si affectueux, que Jean a regu dans votre maison.

—Le docteur est-il venu ce matin?

—Il est venu, madame.

—Qu'a-t-il dit?

—Que dans trois semaines, au plus tard, mon mari serait sur pied et pourrait se servir de sa jambe comme avant l'accident.

—Périne?

—Madame la comtesse?

—Voulez-vous être franche avec moi?

—Franche avec madame la comtesse? J'aurais bien peu de mérite à l'être, car je le suis toujours, et avec tout le monde. Je ne me souviens pas d'avoir jamais menti. Quelles est la chose que madame la comtesse veut me demander?

—Celle-ci: Après quelques semaines de la vie uniforme et monotone que vous menez ici, n'éprouverez-vous point une joie involontaire peut-être, mais profonde, à reprendre l'existence mouvementée, aventureuse et pittoresque, dont vous aviez l'habitude?

—Non, non, oh! cent fois non! s'écria Périne avec une si impétueuse énergie que les deux enfants, surpris au milieu de leurs jeux, s'arrêtèrent pour la regarder avec étonnement.

—Eh quoi! demanda la comtesse un peu surprise, le genre

de vie nomade et au jour le jour que vous menez depuis si longtemps, n'est-il donc pas devenu pour vous un impérieux besoin? une seconde nature en quelque sorte?

Périne secoua tristement la tête

—Cette vie dont vous parlez, madame la comtesse, répondit-elle, je ne me souviens pas de l'avoir jamais aimée.

—En vérité, mais pourquoi donc, alors...

Léonie s'interrompit.

—Pourquoi suis-je devenue femme d'un saltimbanque et saltimbanque moi-même? acheva Périne. Eh! madame, cet état, ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

—Par qui vous a-t-il été imposé?

—Par le hasard, par les circonstances.

—Puis-je les connaître?

—C'est mon histoire que me demande madame la comtesse?

—Ne voulez-vous pas me la raconter?

—Oh! si, de tout mon cœur. Elle est bien simple, d'ailleurs, et sera bien courte.

Périne fit alors à Mme de Kéroual le récit que nous avons mis précédemment sous les yeux de nos lecteurs.

—Cette existence bruyante et misérable, dit-elle en achevant, je la détestais déjà, lorsque je n'en connaissais pas d'autres; jugez, madame, de la répulsion, du dégoût, presque de l'horreur qu'elle doit m'inspirer aujourd'hui. Je ne parle pas seulement des privations, des soucis, des fatigues, des jours sans pain et des nuits sans sommeil, ceci ne serait rien, la créature humaine doit savoir porter son fardeau, si lourd qu'il soit, sans faiblir et sans murmurer; mais il est une chose, plus précieuse cent fois que l'or, une chose que rien n'égale, que rien ne remplace et qu'il faut garder à tout prix, c'est l'estime de soi-même et l'estime des autres. Eh bien! ce trésor, je ne l'ai pas! Dans ces burlesques exhibitions, dans ces parades de tréteaux, une femme compromet sa dignité, je dirai presque qu'elle perd sa pudeur. Je suis honnête, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien fait de mal, j'aime mon mari, j'aime mon enfant, eh bien! quand le public s'amasse autour de moi et qu'il écoute mes lazzi, ses rires sont des rires insultants, je le sens bien, et dans la foule qui m'entoure, il n'est pas un homme, pas un, qui ne se croie le droit de me mépriser! Et cependant, madame, ma conscience me dit que je ne mérite pas ce mépris.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.